



De Meerman

Mentz

## NOTICE

SUR

## THÉODORE JUSTE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE,

*né à Bruxelles le 11 janvier 1818, décédé dans la même ville  
le 10 août 1888.*

---

Vers 1840, à l'époque où cette piraterie industrielle appelée *la contrefaçon littéraire* sévissait dans toute sa force dans nos provinces et surtout à Bruxelles, un des éditeurs à qui ce commerce lucratif avait rapporté de beaux bénéfices, entreprit une grosse affaire : la publication d'une histoire de Belgique, sinon populaire, tout au moins dépouillée de ce qu'elle pouvait avoir de trop aride, de trop rébarbatif.

Le moment était bien choisi. Il n'y avait pas dix ans que notre pays avait pris rang dans le cortège des nations : rang bien modeste encore, que d'aucuns lui refusaient sous prétexte qu'il n'avait pas d'histoire et que, composé de petites principautés indépendantes réunies sous un même sceptre aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, il avait été, depuis lors, tour à tour espagnol, autrichien, français et hollan-

dais, confondant ses annales avec celles des peuples qui l'avaient tenu sous le joug; qu'il n'était, en définitive, qu'une terre à compensation.

Mais avant d'être asservi, moins sous le coup de la conquête que sous la fatalité de pactes de famille ou d'actes diplomatiques, son passé avait été glorieux : son nom dans tous les siècles avait brillé d'un vif éclat; son sol avait vu naître des institutions qui avaient devancé la marche du progrès, des libertés démocratiques inconnues partout ailleurs, des hommes qui avaient laissé dans l'histoire générale des peuples des traces ineffaçables. Nulle part l'industrie et le commerce ne s'étaient développés sur une échelle aussi vaste; aucun coin de la terre ne renfermait autant de cités riches et prospères. Et quand sous la tyrannie étrangère tout ce passé s'était abimé dans les larmes et dans le sang, après des luttes qui avaient eu leur grandeur; quand toutes les voies vers la gloire paraissaient fermées, ses artistes s'en étaient ouvert de nouvelles où ils n'avaient pas de rivaux et, sous les drapeaux de leurs maîtres, ses soldats s'étaient montrés partout dignes de leurs ancêtres, dont César avait dit qu'ils étaient les plus braves de tous les Gaulois.

C'est ce qu'il fallait apprendre à l'étranger qui l'ignorait, à la jeune génération qui avait déployé si fièrement sur les barricades de septembre le drapeau aux trois couleurs et qui, sous le gouvernement d'un prince éclairé, s'essayait à la pratique de toutes les libertés, proclamées par la constitution la plus libérale qu'un peuple se fût jamais donnée.

Les historiens ne manquaient pas en Belgique : il y avait Gachard, dont l'érudite curiosité avait déjà porté la

( 315 )

lumière sur tant de points obscurs de nos annales, Adolphe Borgnet à qui l'on devait les *Lettres sur l'histoire de la Belgique* à la fin du dernier siècle, le chanoine De Smet qui avait étudié particulièrement notre histoire au moyen âge, le professeur Roulez, de Reiffenberg, Moke, de Saint-Genois, etc. Le choix de l'éditeur ne s'arrêta sur aucun d'eux : il alla à un tout jeune homme, THÉODORE JUSTE, dont il venait précisément d'éditer trois petits volumes.

Juste était né à Bruxelles, le 11 janvier 1818, rue de la Madeleine, dans une maison joignant la *petite rue* de ce nom, à l'enseigne du *Tambour rouge*, où ses parents faisaient le commerce de quincaillerie et de jouets d'enfants. Son père était de Grand-Reng, près de la frontière française; sa mère de Tessengerloo, en pleine Campine limbourgeoise : le futur historien national tenait donc à la fois des deux branches de la race qui se partagent le sol de notre pays.

Veuve de bonne heure, M<sup>me</sup> Juste, pour se consacrer plus entièrement au commerce qui était le seul moyen d'existence de sa nombreuse famille, avait mis ses six enfants en pension dès leur jeune âge. Théodore, l'ainé, fit une partie de ses humanités d'abord dans un pensionnat laïque d'Etterbeek, puis dans un établissement religieux à Lierde-S<sup>te</sup>-Marie, près de Grammont; il les termina chez l'abbé Olinger. Son goût pour la littérature et l'histoire s'était manifesté de bonne heure : dès 1837, il avait publié dans *La Belgique littéraire et industrielle*, revue in-4<sup>o</sup>, qui paraissait à Bruxelles, deux articles intitulés, l'un *Le mauvais lundi, épisode de l'histoire de Flandre*, l'autre *Gand et Marie de Bourgogne*.

( 314 )

L'année suivante, la *Revue belge* avait publié de lui : *Jean Van Eyck et son école* et *Jean Memling*. Comme on le voit, l'histoire des Flandres au XV<sup>e</sup> siècle, si dramatique et si riche en noms illustres, avait fait, la première, impression sur l'esprit de Juste. En 1839, la librairie Jamar, 9, rue de la Régence, éditait de lui une *Histoire populaire de la Révolution française*, et, peu de temps après, une *Histoire populaire du Consulat, de l'Empire et de la Restauration*, deux petits volumes qui n'avaient d'autre prétention que de résumer, en s'en tenant aux faits principaux, quelques-uns des ouvrages déjà publiés sur ces époques ; simple exercice de style, semble-t-il, que le jeune auteur ne pensa pas plus tard à revendiquer, car dans ses *notices bibliographiques* de 1872 et de 1886 de l'Académie, il ne mentionne pas ces premières œuvres, bien que leur rapide débit en eût fait un succès (1).

La critique avait fait bon accueil aux débuts de Th. Juste et, chose remarquable, constatait déjà chez le jeune historien les qualités et les défauts qu'on retrouve plus tard dans la plupart de ses ouvrages. « La narration en est généralement bonne de ton et de couleur, quoiqu'un peu lâche parfois », dit l'*Observateur* du 1<sup>er</sup> août 1839, en rendant compte de l'*Histoire de la Révolution française*, et il ajoute : « M. Juste vise de toutes ses forces à l'impartialité, c'est son idée permanente. »

Cette même année, préoccupé déjà, sans doute, de ses futurs travaux d'historien, il va avec quelques amis par-

(1) Il est toutefois à remarquer que la librairie Lacroix réédita, en 1866, l'*Histoire populaire de la Révolution française*.